

*Auguste Désiré Lucien FOUBERT (1885-1948)*



Clichés Jean-Yves POPULU, archives départementales d'Eure-et-Loir

*(Entre parenthèses sont données les cotes des documents de référence, conservés aux archives départementales)*

Né le 20 octobre 1885 à Saint-Piat. (3 E 357/16), il se marie à Épernon le 21 novembre 1907 avec Henriette Amélie Lhuillery. (3 E 140/29) et exerce la profession d'instituteur (93 W 43).

Engagé volontaire en 1905, il est recruté à Dreux et porte le numéro matricule 210 (1 R 662).

Au moment de sa mobilisation le 5 août 1914, il est instituteur à Champseru et se trouve démobilisé en mars 1919.

Il décède à Maintenon le 22 décembre 1948.

# Carnets de route de Lucien FOUBERT



## CARNETS DE ROUTE. 5 août 1914 – 8 mars 1919

### Extraits



# Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

*Les carnets sont écrits au crayon à papier. Des corrections ont été effectuées au stylo-plume, à l'encre noire. Ces documents sont conservés par sa petite-fille, et ont été intégralement numérisés par les archives départementales.*

*Dans la transcription des extraits, des précisions ont été ajoutées, notamment sur les noms de lieux et le vocabulaire, en italique ou entre crochets.*

## **1<sup>er</sup> carnet (5 août -28 novembre 1914)**

### **Chartres.**

Le dépôt. Arrivée à Chartres. Mercredi 5 août 1914. Incorporation à la 22<sup>e</sup> Cie du 302<sup>e</sup> d'Infanterie dite « La Brutale ». Ecole Sainte-Même.

Jeudi 6 août. Journée d'attente. A 5 heures je suis versé à la 30<sup>e</sup> Cie du dépôt du 302<sup>e</sup> d'Infanterie. Ecole des Frères.

Vendredi 7 août. Passé la visite. Apte sous réserve d'examen de la vue.

Samedi 8 août. Passé la nuit au corps de garde : service de 1 h à 3 h du matin le dimanche.

Lundi 10 août. Matin marche militaire à Luisant.

Mardi 11 août. Le matin marche militaire jusqu'à Tachainville.

Mercredi 12 août matin. Marche militaire jusqu'à 1500 m de Thivars par Luisant. Le soir corvée de lavage au moulin Lecomte.

Jeudi 13 août. Le soir : théorie dans la salle de spectacle de l'harmonie Saint-Ferdinand.

Vendredi 14 août. Ecole du soldat de section de compagnie en tirailleurs aux Grands-Prés. L'après-midi démontage et remontage du fusil.

Samedi 15 août. Je passe la nuit au parc à fourrage. Je dors 4 heures dans le foin. Le reste du temps, je monte la garde. Je n'ai pas chaud, la nuit est humide et froide.

Mercredi 19 août. Exercice au Coudray. Service en campagne. L'après-midi reçu le fusil S. 65933.

Pour la première fois depuis 15 jours nous changeons la paille de notre chambre à coucher. Il était temps : les petites bêtes commençaient à piquer.

Lundi 24 août. Exercice de sûreté en repos aux Grands-Prés. On achève d'équiper la Cie [...].

Les Allemands prennent Lunéville. Le soir un convoi d'émigrants de cette région passe en gare. Je l'ai vu trop tard pour le voir.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

Un camarade me dit que ces malheureux, vieillards, femmes, jeunes filles, enfants, racontent des choses atroces qui se passent chez eux.

Incendies, viols, massacres, voilà le triple but des barbares [...]

Lundi 7 septembre. Tir à Chavannes. Creusement d'une tranchée.

Samedi 26 septembre. Henriette m'écrit qu'elle est nommée à Champseru. Elle me remplacera pendant mon absence. Si je pars sur la ligne de feu et y laisse ma peau, elle aura au moins un emploi pour gagner sa vie et pour élever les pauvres petits, innocentes victimes de la barbarie d'un empereur et d'un peuple.

### ***Départ pour le front.***

Jeudi 1<sup>er</sup> octobre. Je suis embarqué pour l'Ecole Normale. Voici juste 13 ans que j'y suis venu pour la 1<sup>e</sup> fois. A cette époque, je ne me doutais pas que j'y reviendrais pour endosser un uniforme neuf et partir à la guerre. J'ai été habillé à neuf par la 22<sup>e</sup> Cie. J'ai mis le manchon bleu. Je vais bientôt partir.

Samedi 3 octobre. A 1 heure du matin. Alerte. Tout le monde en bas équipé. C'est le départ. Nous allons toucher tout ce qui nous manque encore et en route pour le front [...]. L'après-midi je touche les vivres de réserve, les armes, les cartouches.

A 8 h, au milieu d'acclamations populaires, chargés comme des bœufs, les 500 réservistes de renfort du 102<sup>e</sup> quittent Chartres en chantant [...].

### *Sur le front, dans la Somme.*

Nous arrivons à La Boissière. C'est la nuit. La bataille fait rage à notre gauche maintenant, toujours vers Roye. Les éclairs rouges zèbrent la nue, comme par un temps d'orage. Un village flambe au lointain. Le crépitement de la fusillade accompagne le bruit sourd du canon et le déchirement saccadé de la mitrailleuse [...].

Lundi 5 8bre. Avant l'aube à 4 heures du matin la bataille reprend. Les avions évoluent au-dessus de nous, au sud un ballon captif surveille les mouvements de l'ennemi. La canonnade commence à droite et continue violente vers la gauche. C'est un duel d'artillerie qui s'engage [...].

Vers 3 heures je reçois le baptême du feu. Alors que j'allais chercher de l'eau à un puits dans Marquivillers, un shrapnell<sup>1</sup> éclata soudain au-dessus de moi. Une pluie de balles et d'éclats autour de moi et dans la mare proche du puits. J'eus peur pour commencer, mais le courage me revient et je continuai à faire ma corvée : 3 ou 4 obus sifflèrent et éclatèrent encore sans dommage.

Dimanche 25 octobre. Nous sommes bien à l'étroit dans nos tranchées depuis l'arrivée des renforts. Allongé auprès de Thiboust je me compare à une sardine pressée contre sa voisine.

Lundi 26 8bre. Il pleut. J'ai de la dysenterie. Je ne suis pas heureux. Il faut prendre de grandes précautions pour sortir de la tranchée sans trop se faire voir.

---

<sup>1</sup> Obus à balle.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

Mardi 27 8bre. Toujours dans la tranchée. Au nord le canon gronde encore. Que s'y passe-t-il ?

Je suis bien malade. J'ai de la fièvre. Pour finir la journée les Prussiens lancent des obus incendiaires sur Warsy. L'un atteint son but. En un clin d'œil le village flambe telle une torche sinistre dans la nuit et sa lueur tremblante parfois voilée de fumée épaisse nous éclaire par derrière.

[Conduit au poste de secours]. Le major de service me fait prendre du café avec une pilule d'opium.

Jeudi 29 8bre. J'ai passé la nuit sur un brancard dans la gare [de Creil]<sup>2</sup>. Je me suis reposé. J'ai bu un quart de thé [...]. Je suis admis à monter dans le train sanitaire qui doit me transporter dans l'Ouest [...]. Je bois une tasse de bouillon et je suçote une pomme cuite que des jeunes filles de la Croix-Rouge distribuent. Je m'allonge sur un brancard.

30 octobre. Chartres. « Je suis envoyé avec les contagieux à l'hôpital militaire du quartier d'Abboville ».

Samedi 31 8bre. J'ai passé une nuit agitée. Je rêve de la bataille. A tout moment des détonations d'obus imaginaires me réveillent [...]. J'ai encore des cauchemars, des visions d'enterrement dans mon sommeil ».

28 9bre. A midi un employé du bureau me donne ma permission et je sors immédiatement de l'hôpital. C'est le repos complet réparateur, la vie de famille jusqu'au 29 décembre 1914.

### 2<sup>e</sup> carnet (29 décembre 1914-18 décembre 1915)

*Foubert, atteint de scarlatine, est hospitalisé à Aboville. Il développe un phlegmon à l'épaule gauche suite à une vaccination : il est hospitalisé le 15 février 1915 à l'hôpital mixte, rue de Bonneval. Puis il est admis en convalescence au Carmel. Après des séances de mécano-thérapie, il poursuit sa convalescence à Champseru à partir du 18 juillet. Il rejoint le dépôt du 102<sup>e</sup> à Chartres le 19 août 1915. Il est réaffecté à la 27<sup>e</sup> compagnie, à l'Ecole Normale, avec au programme : corvées, exercices de tir, marches, exercices en tranchées au champ d'aviation, gardes (institution Jeanne d'Arc, Manutention, gare...). Il est transféré à Bonnétable, dans la Sarthe, où il suit des cours de mitrailleurs, puis reçoit une formation au télémétrage au Mans.*

### 3<sup>e</sup> carnet (23 décembre 1915-19 juin 1916)

#### **Départ pour la Lorraine**

Jeudi 23. Toute notre équipe rentre à Chartres par le train de 10 heures. A 3 h nous sommes à l'Evêché [...]. A la hâte je m'habille et je touche tout mon « barda<sup>3</sup> ». Nous partons demain soir. Nous allons au 302<sup>e</sup> à une compagnie de mitrailleuses dite de brigade.

---

<sup>2</sup> Oise, région Picardie.

<sup>3</sup> Equipement du soldat.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

Lundi 27. A 9 h ½ du soir, toutes courses faites, nous nous embarquons pour le front. Je n'ai pas le cafard. Le 302<sup>e</sup> me plaît plus que le 102<sup>e</sup> ou le corps expéditionnaire d'Orient. Je ne sais pas ce qui m'attend pourtant. Je me dis aussi que j'aurais déjà dû partir en renfort au 102, au lieu d'aller au Mans. Voilà un mois que je suis un peu « embusqué<sup>4</sup> ». Le devoir avant tout.

### **Martincourt<sup>5</sup>.**

Jeudi 6 [janvier]. A 2 h nous arrivons dans ce qui fut Régniéville, village quelconque dans le creux d'un vallon. Quel spectacle de désolation à la sortie du boyau qui nous y amène tout boueux et les pieds trempés ! Plus une maison debout. Des pans de murs, des pignons de maisons, des porches béants, des volets suspendus par un gond et balancés par le vent, le spectacle de la mort, de la dévastation. Ici un cimetière de soldats, avec de petites croix de bois blanc et parfois une modeste couronne « à notre camarade ». Des épouses et des mères viendront y pleurer bientôt » [...]. L'église une ruine, la mairie un chaos, des blocs épars. Mais des souterrains, des caves à soupiraux étroits et où la vie chassée de la surface par les rafales de mitrailles, se réfugie, se terre, s'abrite de son mieux. [...] ».

Retour à l'abri. « A peine installés dans cet étroit réduit vacarme de violentes détonations, ébranlant le sol et produisant un souffle bizarre et particulier, une sorte de gifle : des torpilles<sup>6</sup> explosent à moitié, des crapouillots<sup>7</sup> aussi. Nous en lançons, le « Kamerad Fritz » nous en envoie. Echange de bons procédés. De ci, de là, mais rarement quelques coups de fusils isolés. Plus souvent les sifflements du 77 ou du 105, du 75 ou du 120 s'entrecroisent au-dessus de nos têtes [...].

La nuit vient, le calme aussi. De temps en temps des fusées éclairent le fouillis des tranchées, des réseaux de fil de fer, des chevaux de frise, comme en plein jour. [...]. Et je m'endors, serré auprès de Pont, bercé par de rares éclatements assourdis, songeant aux miens et me disant que s'ils me voyaient ici avec mon accoutrement, casque, lunettes et bandeau contre les gaz, bottes de tranchées,- il me manque la peau de mouton – couvert de boue, ils me prendraient pour un bandit de grand chemin.

Vendredi 7. L'abri « a été construit avec des débris de charpentes de Régniéville. La porte est celle du confessionnal. La bougie tient dans un chandelier de l'église. Une bonne plaque de tôle recouverte d'un mètre de terre et nous voilà tranquilles là-dessous.

Samedi 8. [stage d'instruction]. Départ de bon matin pour Manonville à 12 km du front. Là sont les musiciens, des artilleurs au repos, du ravitaillement. Pas de traces d'obus. Le canon gronde au loin. C'est la tranquillité assurée pendant une quinzaine de jours.

Mardi 18. Je reçois 6 f[rancs] pour mes étrennes de la commune de Champseru. On pense encore aux « poilus » là-bas. C'est aimable de nous envoyer des étrennes. Songer que l'on se souvient encore du combattant, aux pays calmes, loin de nos boues et de nos dangers, est réconfortant.

---

<sup>4</sup> Caché.

<sup>5</sup> Meurthe-et-Moselle.

<sup>6</sup> Engin explosif envoyé par avion.

<sup>7</sup> Ou « petit crapaud » dans le langage des tranchées. Mortier, lance-mine français.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

Lundi 24. [Regniéville]. Nous allons aux cuisines à 4 km chercher le pain, la viande, les légumes, le vin, la soupe et le café de la section. Par les boyaux<sup>8</sup>, nous déambulons, nous garant de notre mieux des projectiles. Nous déjeunons aux cuisines. Au retour, [...] chargés comme des mulets, les pieds mouillés, les mains engourdis, nous gagnons les positions. A 50 mètres de l'abri, une grenade à fusil tue à ce moment 2 poilus de la 19<sup>e</sup> et en blesse 2 autres, qui mangeaient dans le boyau.

Mercredi 16 [février]. Le soir la lune chasse les nuages. Alors la danse commence. Les torpilles tombent si près de la caponnière<sup>9</sup> qu'elles éteignent la petite lampe qui nous éclaire. Le genre dit « tuyau de poêle » - 1 m de long- se décèle à son arrivée « froufroulante » et « au galop de cavalerie » que font ses débris, les pierres et la terre, mélangés et projetés par la violence de la déflagration.

Mardi 29. Ordre d'abattre les boucs et les barbes. Le « poilu » a vécu. Motif : la barbe permet l'infiltration des gaz asphyxiants sous les masques.

Samedi 4 [mars]. La neige fond : les boyaux sont remplis d'eau. [...]. Je me découvre des poux. Il y a tellement de rats, de souris ici – et nous ne pouvons pas nettoyer les tranchées- que cela ne me surprend pas.

Lundi 24 avril. Corvée de terrassement toute la journée. Je pioche un abri pour les agents de liaison. Je porte pour étayer 7 fameuses poutres -2 sont énormes- qui me démolissent les épaules et les avant-bras. [...]. Le soir je vais visiter une curiosité du bois : un arbre factice pour observateur. C'est une sorte de cylindre creux constitué par de nombreux segments en acier portant chacun un crampon pour grimper. Le cylindre est recouvert d'une toile peinte, comme les décors de théâtre, imitant à s'y méprendre l'écorce de hêtre. L'arbre ainsi constitué simule une décapitation par percutant<sup>10</sup>. Presqu'au sommet une ouverture, que l'on croirait produite par un fort éclat, permet l'observation à la jumelle.

Jeudi 4 mai. Il fait un temps splendide. Les habitants travaillent aux champs, roulant les blés, plantant les pommes de terre, appropriant les houblonnières<sup>11</sup>. Les femmes sont nombreuses dans la plaine. Leur grande coiffe blanche à larges bords, la « halette », les décèle à grande distance. Courageusement, elles remplacent leur mari.

*A partir du 4 juin, Foubert rejoint Verdun.*

Vendredi 16 juin. Nous prenons position près des ruines de Chattancourt. Le jour se lève. La vallée de la Marne avec ses peupliers, les Mort-Hommes et le bois des Corbeaux à gauche, Douaumont et Vaux<sup>12</sup>, à droite, sont déjà embrumés par des fumées d'obus. Une saucisse<sup>13</sup> ennemie, au-dessus de la côte du Poivre, nous aperçoit. Un obus arrive, trop court. Une minute après, un second à gauche légèrement. Laisant les pièces, tout le monde s'égaille. Je file en avant à travers les champs de blé. Les obus arrivent maintenant par trois. Un cri. Bouhours est touché sérieusement aux reins. Je

---

<sup>8</sup> Les boyaux permettent de rejoindre, approvisionner, évacuer la ligne de front, les tranchées.

<sup>9</sup> Terme d'architecture employé pour les fortifications et désignant un ouvrage défensif, un chemin enterré, une niche aménagée dans une paroi de tunnel.

<sup>10</sup> Le haut de l'arbre semble avoir été détruit par un explosif.

<sup>11</sup> Champ planté de houblon, plante cultivée pour fabriquer de la bière.

<sup>12</sup> Fort situé près de Verdun.

<sup>13</sup> Ballon d'observation.

m'aplatis et je rampe vers la crête. Un obus tombe à 2 ou 3 m à ma droite. Je suis retourné, couvert de terre, abruti, enfumé. Je sens une douleur à l'épaule gauche, une autre moins forte à la fesse droite. Pas de sang, ce ne sera que des contusions. Je veux ramper vers la gauche, mais un obus tombe justement dans le champ de blé à 5 ou 6 m de moi, en plein où je me dirigeais. Alors, je me fâche tout seul, et, d'une traite, collé dans la raie de séparation des deux champs, je fais 50 m sans que la saucisse puisse me repérer, enfoui dans la verdure. [...]. Je remonte la crête toujours à plat ventre. Je m'accroche dans un réseau de fils de fer qui m'égratignent et déchirent mon pantalon et ma capote. Encore un temps d'arrêt dans un vaste trou d'obus. Enfin, au sommet, je trouve une tranchée complètement détruite par les Boches. Une excavation. Je m'y blottis, [...] je m'endors sans m'en apercevoir.

### 4<sup>e</sup> carnet (20 juin – 7 septembre 1916)

Lundi 26 juin. Je découvre la grande côte entre Sivry et Blercourt, tout le panorama de la bataille. Verdun tapi dans la vallée, les forts et les hauteurs qui l'entourent d'où s'élèvent des nuages de fumées noires ou blanches. Je compte 18 saucisses françaises inspectant l'horizon de ce demi-cercle de carnage. Autant d'ennemis font la même besogne avec leurs puissantes lorgnettes. Un régiment de renfort passe en autobus. Des ambulances reviennent remplies de malheureux. Du ravitaillement. Des canons. Une circulation formidable empruntant tous les chemins possibles.

22 août. Le soir, chute de proclamations datées de Berlin, 26 juillet, écrites en français. Venues d'où : ballonnet ou aéro élevé ? C'est un appel aux Français leur annonçant que des escadrilles françaises ont bombardé une dizaine de villes allemandes où elles ont fait beaucoup de victimes innocentes (à Karlsruhe<sup>14</sup> 30 enfants, 18 femmes). Et ce, sur l'ordre de monsieur Poincaré<sup>15</sup> et du généralissime obéissant au mot d'ordre anglais. Conclusion : des représailles terribles vont survenir. L'Allemagne oublie les raids de zeppelins<sup>16</sup> sur Paris, sur de nombreuses villes françaises, sur l'Angleterre, qui occasionnèrent tant de victimes également innocentes. La sauvagerie, la brutalité, sont assurément égales des deux côtés. C'est un des effets de la guerre et c'est honteux.

9 septembre. Les fantassins boches de là-haut sont « collants ». Ils viennent près des réseaux de la tranchée du Bec de Canard, et crient dans la nuit : « Kamerades Frantzoses ! Pain blanc ! ». On peut aller sans crainte aux réseaux. Les Boches qui ont l'air de claquer du bec réellement lancent des paquets de tabac fin marqués « Herre und Flotte », des boîtes de bons cigares et réclament du pain en échange. Quelques-uns leur lancent des morceaux de boule qu'ils dégustent comme de la pâtisserie. Il est vrai que leur pain noir a une farine qui ressemble fort à de la cendre ! Pour remercier les Boches disent : « Toi, Kamerad ; nous pas tirer ». Mais si on leur parle de se rendre, rien de fait. Ils ont peur d'être fusillés après la guerre et leurs biens seraient confisqués par l'Etat. « Attaquez et nous nous rendrons ». Est-ce bien vrai ?

---

<sup>14</sup> Bade-Würtemberg.

<sup>15</sup> Raymond Poincaré (1860-1934), président de la République de 1913 à 1920.

<sup>16</sup> Ballon, aérostat de type dirigeable.

# Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

## 5<sup>e</sup> carnet (10 septembre 1916-4 mars 1917)

12 octobre. Arrivée vers midi à Clairs-Chênes-les-Totre<sup>17</sup> ? Un train est arrêté sur la voie. 2 monstrueux canons de 400 qui n'ont pas encore craché. La pièce est sur un wagon plat à 20 roues. 4 wagons blindés contenant chacun 12 obus de près d'une tonne suivent le canon. Quand ces 48 obus seront tirés, le canon est usé.

4 décembre. Neige. Elle fond en tombant. La boue augmente encore et prend des proportions insensées. La nuit, elle est gelée. Le jour, c'est le « pastis<sup>18</sup> » en plein. Si nous échappons aux engins meurtriers, nous ne serons plus que les débris d'une génération au sang appauvri, mutilée ou percluse de douleurs, rongée par la tuberculose. Que de toux la nuit dans les abris souterrains aussi bien que dans les glacières qui nous servent de baraquements de repos ! Voilà le produit de la guerre...

3 janvier. Je reçois des étrennes multiples. Un mandat de 6 f[rancs] de Mr Chenu<sup>19</sup>, au nom de la commune de Champseru. Un colis d'Albertine contenant : du chocolat, des bouchées, une mandarine, 2 paquets de cigarettes différentes, 1 boîte cigares favoritos et une boîte jambon en conserve. Un colis de Mr Pernot contenant : 1 livre chocolat, 1 cervelas en conserve, 1 boîte confitures, 2 boîtes pâté et 1 boîte rillettes. Le civil n'oublie pas les poilus. C'est un grand réconfort. Nous en avons besoin.

31 janvier. Henriette m'écrit qu'elle ne peut plus se procurer du charbon pour la classe. Faire l'école sans feu par ces basses températures est intenable. Aussi les élèves sont rares.

6 février. Froid intense. Le pain gèle. Les cuistots sont obligés de se servir de la hache pour couper la viande, doublement frigorifiées et dure comme du bois.

27 février. A 5 h du matin, une mine allemande saute. Secousse terrible, la mine contenant 60 à 80000kg de cheddite<sup>20</sup>. Les boyaux s'écroulent. Les tranchées sont bouleversées. De gros morceaux de terre et des pierres sont violemment projetés hors de l'entonnoir. Tessier en reçoit une masse sur la tête qui lui brise son casque. Il est comme fou à cause du choc au crâne. Moine Aug ? à côté de lui, est serré par le boyau qui s'effondre. On le dégage aussitôt. Evacués tous deux sur l'infirmerie. 6 tués, enterrés vivants, étouffés, dont Sauger<sup>21</sup>, un cafetier de Corancez, camarade de mon pauvre ami Reversé, et une dizaine de blessés, voilà le bilan de cette traîtrise. L'après-midi, violente lutte de torpilles.

## 6<sup>e</sup> carnet (5 mars 1917-31 janvier 1918)

6 avril. Une quarantaine de volontaires du 5<sup>e</sup> bataillon exécutent un coup de main au centre du secteur, appuyé par 2 pièces de la 4<sup>e</sup> ? Il réussit parfaitement. A 8h45 le raid s'effectue vivement sous un barrage de 75. 7 Boches surpris (1 adjudant, 3 sergents majors – feldwebels<sup>22</sup>- 2 soldats valides et

---

<sup>17</sup> Bois des Clairs-Chênes près de Verdun.

<sup>18</sup> Désordre, méli-mélo, situation confuse.

<sup>19</sup> Henri-Alphonse, maire de Champseru de 1901 à 1908.

<sup>20</sup> Explosif à base de chlorate.

<sup>21</sup> Caporal Georges Eugène Sauger, né à Corancez le 15 janvier 1886.

<sup>22</sup> Equivalent de sergent-chef ou adjudant.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

1 soldat blessé, sont ramenés dans nos lignes. Ce sont des Westphaliens et Prussiens, du 477<sup>e</sup> Forts, bonnes mines, bien nippés. D'autres, terrés dans un abri, répondant par des coups de fusil à l'invitation de se rendre, 3 ou 4 grenades incendiaires furent jetées dans le souterrain et durent faire quelque grabuge. Nous eûmes 1 tué par torpille, et 3 blessés légers, dont 1 adjudant.

7 avril. Les Boches nous rendent la monnaie de notre pièce d'hier. A 2h45 du soir, ils font un coup de main sur le 203<sup>e</sup>, aux lisières de la 14<sup>e</sup>. Ils prennent 3 hommes d'un petit poste et en tuent autant au revolver et à la grenade. Mais leur retour est salué d'une si belle manière que beaucoup mordent la poussière.

8 avril. Les Boches détruisent Reims. 7500 obus dans la journée d'hier sont tombés sur la ville.

24 avril. Temps magnifique et avions aussi nombreux qu'hier. Les boches volent généralement beaucoup plus haut et plus rapidement que les gros biplans<sup>23</sup> Farman qui, en revanche, sont plus stables et plus propices à l'observation. Toute la matinée, dans le clair soleil, les avions font leurs randonnées et se livrent parfois bataille, au milieu des flocons blancs ou noirs des éclatements qui jalonnent leur route aérienne.

23 mai. Je vais, avec le capitaine, l'aspirant, 2 sergents et 4 caporaux télémétrer<sup>24</sup> les distances et repérer exactement l'endroit où aura lieu le coup de main du 25. A 7 h 45 nous sommes aux abris Farinot, vieux et humides, mais d'où l'on aperçoit bien nettement le PG 8 et le PG 9. 2 mitrailleurs sont dans ces postes de guetteur, un panneau blanc sur la poitrine. A droite du PG 8 le cratère de la grosse mine du 4 mai et les énormes blocs de pierre qui en sont sortis. 580 à 600 m pour nos pièces qui flanqueront les côtés du coup de main par un tir de fauchage, les unes à droite du PG 8, les autres à gauche du PG 9. L'affaire devra réussir car elle est montée minutieusement.

25 mai. A 8 h précises le coup de main du 4<sup>e</sup> Bataillon se déclanche (sic). L'artillerie encage le terrain à sonder, le canon de 37, plus court un peu que le 75, les mitrailleuses flanquent à droite et à gauche. Les volontaires (45) bondissent et sautent dans la tranchée d'en face. Quelques-uns ont des petites échelles. Les Boches, un moment surpris par cette arrivée inattendue, cèdent. Mais ils se ressaisissent rapidement et luttent à la grenade, au revolver, au fusil. C'est un combat de tranchées qui dure 4 ou 5 minutes. Plus nombreux, les nôtres ont l'avantage. Ils emmènent 5 prisonniers et laissent 2 tués qu'ils ne peuvent emporter et 1 mourant (1 balle dans le ventre) qu'un camarade porte sur son dos. [...] L'observatoire boche a été dynamité ainsi qu'une entrée de tunnel et des grenades lancées dans de nombreux abris.

1<sup>er</sup> juin. Repos. Temps superbe. Toujours de nombreux avions. Les jeunes volontaires ambulanciers américains ne voient pas l'avenir en rose : ils pensent que la guerre durera encore 2 ans avant d'amener une décision. Je présume que la lassitude aura raison des Boches comme des Français avant ce temps.

La vie ici est chère pour le troupier. Le litre de vin que nous payons 1 f à la coopérative du Cottage se vend 1f50. Le reste à l'avenant. Comme toute la population se livre au commerce sous toutes ses formes, l'enrichissement est certain. Aussi quelles toilettes éblouissantes femmes et jeunes filles

---

<sup>23</sup> Aéroplane pourvu de 2 ailes portantes superposées.

<sup>24</sup> Mesurer.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

n'arborent-elles pas pour plaire aux jeunes Américains ! On ne se croirait certes pas dans une campagne de la Marne, mais à « S<sup>te</sup> Menou » même, distant d'une lieue.

26 juin. Plusieurs camarades ont leurs lettres contrôlées par l'autorité militaire. Certains, qui se plaignaient un peu trop vivement, sont punis de 8 jours de prison, pour mauvais esprit.

7 juillet. Le lieutenant-colonel Mangematin<sup>25</sup> continue sa brutale répression contre ceux des permissionnaires qui lui sont signalés comme ayant dépassé les délais de route. En 8 jours, une soixantaine sont punis de 8 à 15 jours de prison, plusieurs caporaux sont cassés. C'est trop punir : quelques exemples suffiraient. Les hommes en sont aigres et le moral qui n'était pas brillant, baisse encore.

20 août. Le terrible bombardement de la région de Verdun s'accroît encore. Le jour, un nuage de fumée épaisse et noire s'élève d'Avocourt jusque par-delà la Meuse. La nuit s'est une fournaise qui rougeoie. Combien d'existences sombrent encore dans ce charnier ?

5 septembre. Les permissionnaires rentrants nous racontent que Révigny<sup>26</sup>, Bar-le-Duc, Froidos, Blercourt, Vadelaincourt, Souhesmes et une foule d'autres villages de la Meuse ont reçu des bombes qui ont fait des victimes. Au clair de lune, les aviateurs descendaient à une centaine de mètres et mitraillaient les fuyards affolés. Les ambulances et les hôpitaux pourtant reconnaissables à leur grande croix rouge sur fond blanc, n'ont pas été épargnés, bien au contraire.

23 septembre. *Foubert quitte l'Argonne (8 mois de présence) pour le camp de Mailly dans l'Aube, puis part pour l'Italie le 30 octobre.*

29 novembre. [à proximité de la commune de Malo, en Vénétie]. Continuation de l'organisation défensive. Les régiments voisins terrassent également, en prolongeant la ligne qui passe sur les cimes à droite et à gauche. Nous sommes dans une petite plaine. Jusqu'ici le sol se prête au travail. Je plains ceux qui piochent sur la montagne. En avant, et aussi en arrière, les artilleurs préparent des emplacements de pièces.

9 décembre. Les Italiens ont laissé leurs ébauches de tranchées fort dangereuses à cause des détonateurs de mines qui traînent un peu partout. Comme Bramard il y a trois jours. Freslon en heurte un avec la pioche. Il a la face ravagée mais les yeux intacts. C'est décourageant de creuser ce roc et de risquer la mort aussi stupidement. Et pourtant il faut s'abriter contre les shrapnells qui pleuvent.

### **7<sup>e</sup> carnet (1<sup>er</sup> février -24 juin 1918)**

8 février. Repos bien gagné et nettoyage. Nous avons fait à peu près 175 kilomètres en 8 jours, traversé la Vénétie d'est en ouest, presque entièrement.

*Permission du 28 février au 3 mars.*

---

<sup>25</sup> Commandant du 141<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie.

<sup>26</sup> Révigny se trouve dans le Jura, les autres communes citées dans la Meuse.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

28 mars. Nous embarquons dans des wagons à bestiaux, en gare de Lonato<sup>27</sup>. A 2 heures du matin, en route pour la France.

14 mai. [Somme] Belle journée. Repos dans la ferme abandonnée du Bois de l'Ereuse à 7 km des lignes. Des avions, des saucisses françaises et boches et 210 ennemis qui pilonnent Merville et le triangle Guyencourt – Ailly – Berny – Merville<sup>28</sup>.

Beaucoup de malades. Les gaz toxiques font leur effet : faiblesse générale, fièvre, maux d'estomac, coliques, gêne de la respiration.

1<sup>er</sup> juin. [Griscourt, Meurthe-et-Moselle] Le foyer du soldat franco-américain (société Y.M.C.A.) met à notre disposition une salle spacieuse avec tables, bancs, livres, et tout ce qu'il faut pour écrire, lire, jouer. Un phonographe distrait l'assistance.

3 juin. Au camp de Jonc-Fontaine<sup>29</sup> sont installés dans le ravin, à proximité de la source, tout un ensemble de baraquements occupés par le 129<sup>e</sup> que nous relevons, des territoriaux du génie. On y trouve une coopérative, un foyer du soldat (YMCA), des lavoirs, des douches, des écuries, des installations électriques, pour l'éclairage du camp, en un mot beaucoup de confort.

18 juin. Le groupe d'élite se rassemble en face de Fey<sup>30</sup>. A 23 h, 1500 pièces spéciales montées par les Américains et reliées électriquement, lancent d'un seul coup 1500 bombes contenant des gaz asphyxiants et des liquides enflammés. Derrière ce rideau infernal, le groupe d'élite s'élance... Mais une tranchée profonde de 5 m, large d'autant et hérissée de barbelés et de chevaux de frise brise son élan. C'est la tranchée des tanks. Rien à faire. Le groupe reflue en désordre et regagne les lignes. Ce que les Boches ont dû rire devant ce fiasco...

20 juin. La Cie va aux travaux sur la 2<sup>e</sup> position : aménagement des tranchées qui s'effondrent dans la forêt, nettoyage et consolidation des abris, dégagement du champ de tir souvent obstrué par des arbres abattus par obus.

### 8<sup>e</sup> carnet (25 juin 1918 -8 mars 1919)

9 juillet. Le camarade Oulès, dit Clair-de-Lune, est devenu fou cette nuit. Il était de garde près de sa mitrailleuse, en pleine forêt. Dans une hallucination, il crut voir Groussot et Petit apporter près de lui un obus à gaz, le percer avec un foret (quelle idée !) et profiter de son asphyxie pour lui voler sa pièce. Alors, il mit son masque, cria, tira un coup de mousqueton et courut après ses voleurs imaginaires pendant que ses 2 camarades endormis se réveillaient. Il s'enfonça ainsi dans la forêt. Aujourd'hui personne ne l'a revu. S'est-il suicidé ? Est-il dans une ambulance ? Enigme. Voici l'œuvre de la vie sauvage, du pinard et du cafard. La guerre est trop longue, il y aura encore d'autres cas de folie parmi les camarades prédisposés.

11 juillet. Oulès n'est toujours pas retrouvé. On le déclare déserteur.

---

<sup>27</sup> Lonato des Garda, province de Brescia.

<sup>28</sup> Ailly-sur-Noye, Berny-sur-Noye, Merville-au-Bois dans la Somme.

<sup>29</sup> Jézainville.

<sup>30</sup> Féy, département de la Moselle.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

14 juillet. Le menu de la fête nationale a été amélioré comme les années précédentes. Voici le menu du déjeuner : soupe de légumes, jambon, rôti, purée, salade de tomates, confitures, 1 bouteille de champagne (mauvais poiré) pour 4, 1 litre de vin, café, gnôle<sup>31</sup> et cigare.

16 juillet. Oulès, défait et amaigri, les yeux brillants et la barbe hirsute, a été rejoint par sa section en première ligne. Une lueur de raison lui est revenue. Et il craint maintenant le conseil de guerre.

17 juillet. Oulès est évacué, pour « psychose hallucinatoire ».

19 juillet. A 4 h précises toutes les pièces du secteur de la 65<sup>e</sup> division hurlent à la fois. Les 75 rageurs, les gros mortiers américains qui expulsent leurs larges engins, en un souffle rauque, les 155 longs, les calibres les plus divers aux départs graves et aigus, tout s'entre-mêle en une clameur de mort qui fait vibrer les cabanes et tressaillir la forêt jusqu'à 5 heures.

25 juillet. Je ne me suis couché qu'à 1 heure du matin, mais j'ai bien dormi sur le carrelage d'une des pièces de notre hôtel des courants d'air.

27 juillet [il quitte Toul à bord d'un train] Allongés sur la paille d'un wagon à bestiaux on se sent bien, quand la pluie tombe dehors.

16 août [en Champagne] Il était 4 h 1/2 du soir, quand je fus pris sous un tir de barrage, si serré, que je ne voyais aucun espoir de salut, aucun autre abri, que les sapins rabougris, ne s'offrant à mes yeux. Je continuai sous bois cependant vers la route de Prosnes<sup>32</sup>. J'étais au bord, quand une marmite arriva en sifflant et s'enfonça dans la berge à 6 ou 8 mètres de moi. J'eus la sensation de ma fin arrivée. A plat ventre, j'attendis. L'engin n'éclata pas. Veine insensée.

2 septembre. Encore du bombardement et du gaz, venu, cette fois, des monts, en nappe dense et visible comme du brouillard. Une odeur écœurante dans laquelle l'on distingue celle de la moutarde et celle du bonbon acidulé. Elle fait d'abord éternuer et donne envie de vomir. Le masque protège bien, heureusement.

10 septembre. [Offensive]. Nous ne sommes avertis que peu à l'avance dans le but d'éviter les conversations entre poilus, conversations captées par les écouteurs d'en face.

### La marche en avant

5 octobre. L'arme en bretelle, sans un coup de canon, prudemment nous avançons. Sensation étrange, que de fouler, poursuivant un ennemi en retraite, ce sol ravagé qui fut notre première ligne et la première ligne boche. Des trous partout, les uns minuscules, les autres larges comme des cratères. Des tranchées en plus ou moins bon état. Des piquets de bois ou de fer tirebouchonnés. Des abris écrasés, d'autres intacts. Et des outils, des armes, des grenades, des obus non éclatés, des caisses, des ferrailles tordues, des réseaux bas, d'autres élevés, les uns éventrés, les autres infranchissables et qu'il faut tourner. Un désert. Des bois de sapins qui couvraient la région il ne reste que des troncs rôtis, calcinés, sectionnés et déchiquetés à faible hauteur. Sur la gauche des ruines, de

---

<sup>31</sup> Eau-de-vie.

<sup>32</sup> Marne.

## Carnets de route de Lucien FOUBERT

---

vagues décombres s'aperçoivent à un carrefour de routes. C'était Moronvilliers<sup>33</sup>. Plus à gauche encore, d'autres vestiges identiques montrent l'emplacement de Nauroy.

On avance lentement, avec souvent du plat ventre. Rien ne bouge dans cette région abandonnée.

4 novembre. Toute la journée et la nuit une violente canonnade gronde au nord et à l'est. Le terre tremble, et, la nuit l'horizon, de ce côté, est rouge de lueurs. Les Franco-Américains attaquent entre l'Aisne et la Meuse, en direction de Stenay<sup>34</sup>, et de la fameuse trouée des Ardennes.

9 novembre. La retraite de l'ennemi est ordonnée : des pancartes en bois blanc plantées à travers champs indiquent aux trois régiments de la division allemande que nous poursuivons la marche à suivre.

11 novembre. De bon matin, par une forte gelée blanche, nous marchons sur la route vers le nord-est. La canonnade est faible. A 9 heures du matin, comme nous arrivons à Warnécourt<sup>35</sup>, à quelques kilomètres de Mézières, la note tant attendue nous est communiquée. La voici : les hostilités seront arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre, 11 heures, heure française. Les troupes alliées ne dépasseront pas, jusqu'à nouvel ordre, la ligne atteinte à cette date et à cette heure. Rendre compte exactement de cette ligne. Toute communication est interdite avec l'ennemi jusqu'à réception des instructions envoyées aux Commandants d'armées. C'est l'armistice.

*22 janvier au 19 février 1919 : Foubert obtient une permission. Il rejoint sa compagnie à Mézières le 20 février.*

8 mars. Arrivée à Chartres à 8 h du matin. A midi, après avoir subi les multiples formalités du dépôt démobilisateur du 102<sup>e</sup> à l'Evêché, gai et content, je suis enfin rendu à la vie civile.

---

<sup>33</sup> Ville de la Marne, située à une vingtaine de kilomètres de Reims, entièrement détruite pendant la Première Guerre mondiale.

<sup>34</sup> Meuse.

<sup>35</sup> Ardennes